Document generated on 04/20/2024 1:15 a.m.

Études littéraires africaines

Partir pour Paris à l'aube...

Alain Ricard

Number 25, 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1035231ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1035231ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ricard, A. (2008). Review of [Partir pour Paris à l'aube...] *Études littéraires africaines*, (25), 65–66. https://doi.org/10.7202/1035231ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

À propos de
Il te faut partir à l'aube, de Wole Soyinka

Partir pour Paris à l'aube...

Nous souhaitons consacrer une nouvelle rubrique à des échanges ou à des papiers plus longs sur des textes importants et le dernier livre de Wole Soyinka[1] mérite une place à part. Il nous paraît une lecture nécessaire pour comprendre aussi bien l'Afrique d'aujourd'hui que les enjeux de la littérature « mondialisée ». Il nous oblige à sortir des ornières habituelles : francophonie, anglophonie, etc. Il faut penser comme Soyinka essaie de le faire la situation de l'intellectuel dans son pays, puis dans le contexte africain et dans le monde. Penser à plusieurs échelles. Après tout, il s'occupe d'une ONG dont le siège est à Las Vegas. Trop souvent les débats francophones font assaut de panafricanisme, mais bien rarement référence aux œuvres du reste de l'Afrique, notamment à Soyinka. Étrange absence d'un penseur essentiel ! Toujours revient sa remarque sur la négritude (la « non tigritude »), prononcée il y a plus de quarante ans et l'on oublie son livre sur Senghor (*The Muse of Forgiveness*, Oxford, 1999) paru il y moins de dix ans, et toujours pas traduit ! Comme si le débat francophone essayait pathétiquement de circonscrire à son propre champ l'avenir d'un continent ! Lire Soyinka dont l'œuvre est admirablement traduite, c'est bousculer de pseudo certitudes, voir l'Afrique dans toute son ampleur. Il dialogue avec les autres, il dialogue même avec la France officielle, il s'appuie sur ceux qui peuvent aider la cause de la libération de l'Afrique ! Mais il ne fait pas de Paris le centre du monde !

Soyinka parle clairement de son travail, de son action, il accepte depuis longtemps la condition de l'intellectuel dans un monde mondialisé et il essaie d'utiliser cette concurrence des « puissances » pour le plus grand profit de l'Afrique. La France officielle l'a beaucoup aidé à la fin de l'apartheid, certes pour mieux faire oublier les turpitudes de la toujours renaissante Françafrique ; il accepte cette aide, mais il ne saurait être enrôlé : dans son dernier volume de poésie (*Samarkand*, 2002) figure un poème dédié à François Mitterrand face à la mort.

Pourchassé par le général Abacha, c'est à Paris qu'il trouve refuge. Et c'est ce même Abacha qui voulait faire du français une nouvelle langue officielle du Nigeria, au grand ravissement des bureaucrates de la Francophonie ! Ubu et la novlang !

La Francophonie officielle lui permet de jouer sur la scène mondiale un rôle grâce à l'UNESCO. Cette tribune est utile, mais il ne se fait pas beaucoup d'illusions. Il sait se moquer des excès de la diplomatie culturelle et du natio-

[1] Soyinka (W.), *Il te faut partir à l'aube*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Étienne Galle. Arles : Actes Sud, 2007, 653 p.

nalisme africain. Le président du Conseil de l'UNESCO n'est aujourd'hui autre que le collègue, l'ami Ola Yai, avec lequel il a entrepris de rapatrier au Nigeria, par des moyens non conventionnels, la tête d'Ori Olokun, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait d'une copie du British Muséum ! Il reconnaît aussi ses erreurs et demande pardon à Montesquieu pour l'avoir rangé lors de son discours du Nobel dans les penseurs racistes européens ! C'est que Montesquieu est le théoricien de la division nécessaire des pouvoirs et que leur confusion produit l'absurde ubuesque (dernière adaptation de Wole Soyinka : *King Baabu*, Methuen, 2002) – figure majeure de ces totalitarismes que Soyinka pourchasse !

Peu lui importe, et il a raison, la langue que l'Afrique parle ! Le seul langage qui vaille la peine d'être écouté est celui de la liberté : il sait repérer avec acuité les académismes et les compromissions, et les dénoncer avec verve !

■ Alain RICARD

L'œuvre de Soyinka en français aujourd'hui

La parution des mémoires de Wole Soyinka en français sous le titre *Il te faut partir à l'aube* (Actes sud, 2007) présente une occasion heureuse de réfléchir sur l'œuvre de Soyinka dans le monde francophone aujourd'hui. Signalons d'emblée que c'est une chance pour le lectorat francophone d'avoir un traducteur aussi habile qu'Étienne Galle pour traduire l'écriture riche et nuancée de ce lauréat nigérian. Dans *La Formule Bardey* (Confluences, 2005) – genre hybride entre mémoires de chercheur et carnets de route –, Alain Ricard nous invite à nous demander pourquoi l'œuvre immense de Soyinka reste si peu étudiée en France (p. 219).

La première chose qui m'a frappée en lisant ce bel ouvrage, long de plus de cinq cents pages, c'est la proximité de cet écrivain avec les rouages du pouvoir. Soyinka nous raconte de façon détaillée une multiplicité de visites aux *Dodan Barracks* et ses rencontres avec différents *leaders* tels que le Président Babangida. Le lecteur constate que toute décision de la part de Soyinka d'intervenir dans la politique nigériane s'inspirait d'une connaissance pratique de la scène nationale. Son analyse des facteurs qui ont contribué à la guerre civile (1967-70) brille par sa perspicacité et sa lucidité ; elle permet de comprendre avec plus de précision, même si c'est de façon rétrospective, des événements qui semblaient ahurissants à l'époque. L'emprisonnement de l'auteur à cause de sa tentative de négocier avec les Fédéraux et les Biafrais, en soutenant l'option d'une Troisième force avec Victor Banjo, est représenté dans tous ses contextes – humain, politique et historique. Il nous fait comprendre comment les effets de son emprisonnement pendant vingt-huit mois à Kaduna – dont dix en détention solitaire – l'ont si profondément marqué qu'ils persistent bien des années après sa libération. Le pourquoi de son engagement politique est exploré avec une passion tenace. De ce point de vue, son témoignage est une mine de renseignements, précieuse pour tout chercheur et lecteur de la littérature africaine contemporaine.

Ensuite, c'est la sensibilité de l'écrivain et ses affinités qui impressionnent. On découvre un attachement profond à la Jamaïque, cette île où il trouve des